

Xavier Arnozan (1852-1928)

médecin hospitalier, édile et personnage de roman *

A hospital doctor, a town councillor, a character

par Jacques BATTIN **

Remettre en lumière Xavier Arnozan (Bordeaux, 1852-1928) est une manière de prolonger l'intéressant colloque de Meaux sur médecine et littérature (1), de mars 2016. Outre qu'il a donné son nom à un hôpital, à ce médecin est attribué le cours prestigieux, appelé avant lui Pavé des Chartrons, où s'alignent les beaux hôtels du XVIIIème siècle voués jadis aux grandes dynasties protestantes des négociants en vins de Bordeaux. Né au cœur de Bordeaux, aux Allées de Tourny, dans la vieille pharmacie familiale fleurant bon les herbes odoriférantes et où son père incarnait la conscience professionnelle, il fit de brillantes études classiques au lycée Michel Montaigne, dont il sort lauréat du concours général, puis il commence ses études de médecine à Bordeaux, en octobre 1870, pendant la première des guerres franco-allemandes, auxquelles il ne put prendre part, trop jeune lors de la première et trop âgé lors de la Grande, celle de 14-18.

Il suit les cours de Lande, Denucé, Fleury, Lanelongue, et est reçu en 1871 premier au concours de l'internat de l'hôpital Saint-André. En 1874, à 22 ans, il part à Paris, concourt à nouveau et est reçu à l'internat des hôpitaux de Paris, comme avant lui Albert Pitres et les Denucé père et fils. Il devient interne à Saint-Louis, à l'Hôtel-Dieu et à la Charité, auprès de Besnier et Rendu qui l'initient à la dermatologie. Sa thèse en 1879 lui vaut une médaille de bronze et, l'année suivante, nanti de l'agrégation, il revient à Bordeaux, où il est chargé du laboratoire d'histologie et inaugure des cours de dermatosyphiligraphie.

En 1892, il est chargé de la chaire de thérapeutique avant d'accéder, cinq ans plus tard, à celle de médecine interne, où jusqu'en 1922, il donnera toute sa mesure, d'après les témoignages de ses élèves, Maurice de Fleury qui sera membre de l'Académie de médecine et son successeur, le doyen Pierre Mauriac. Celui-ci après avoir fait une première leçon inaugurale quand il occupa la chaire de médecine expérimentale, en prononcera une deuxième, quand il accèdera en 1931 à celle de clinique médicale illustrée par Xavier Arnozan. Il rendit alors un vibrant hommage aux qualités scientifiques et humaines de son maître. On apprend ainsi qu'il traitait les malades avec une infinie délicatesse sachant ménager leur pudeur, lors de la présentation de l'observation clinique faite au milieu

* Séance de janvier 2017.

** 251, avenue de la Marne, 33700 Mérignac.

d'une cohorte d'assistants. Il avait le sens de la mesure et communiquait ses doutes et interrogations discrètement par des billets commençant souvent par "Étudiez moi cette question".

Lors de l'hommage qui lui est rendu en 1922, il donne sa dernière leçon devant sa famille et les autorités. Il y révèle sa vision historique de la médecine. Il dit en effet, "La médecine, comme toutes les sciences, est en perpétuelle transformation. Son histoire est celle de ses progrès, de ses illusions, de ses erreurs, de ses oublis, de ses retours au passé, mais jamais au cours de cette longue histoire, on n'a assisté à une évolution plus radicale et plus rapide que celle qui s'est accomplie de 1870 à 1922 et qui fait que la médecine d'aujourd'hui ressemble si peu à celle d'il y a cinquante ans".

Il se réfère naturellement à la révolution pastoriennne, qui fit disparaître les lits à rideaux, véritables pièges à microbes. "Le port de blouses blanches ne fut pas immédiat. Revêtant un vieux veston usé, à la place du vêtement de ville, chacun nouait un tablier de toile, qui nous faisait ressembler, reconnaît Arnozan, à des garçons bouchers, comparaison que le public ne se privait pas de faire. En plus, ces tabliers étaient maculés de sang et de taches indélébiles de nitrate d'argent, dont il était fait grand usage". La seule maladie infectieuse traitée dans un service séparé était la variole, alors que tuberculeux et syphilitiques voisinaient dans les mêmes salles avec les scarlatineux et les diphtériques, sans que personne songeât à demander leur isolement, jusqu'à la création d'un pavillon d'isolement des maladies infectieuses à Pellegrin, après 1880, grâce à l'action du Pr Levieux, chargé de l'hygiène à la mairie, ce service fut confié à Jean Sabrazès. Le sanatorium de Feuillas fut édifié pour isoler les "poitrinaires", la tuberculose était alors un fléau fauchant les jeunes existences, dont témoigne *la dame aux camélias* de Dumas, drame ayant inspiré *La Traviata* de Verdi, où Violetta est la fille doublement perdue.

Lors de la visite à l'hôpital, l'interrogatoire concernant les antécédents personnels et familiaux n'a guère changé avec le temps. L'examen clinique se limitait alors à l'inspection, la percussion, l'auscultation, le signe du sou de Pitres, l'examen des urines ; il s'était enrichi de la prise systématique de la température et de la tension artérielle avec l'oscillomètre de Pachon, Arnozan se plaint déjà de l'abandon par les jeunes générations de la stéthoscopie, attirés qu'ils sont par les techniques nouvelles.

L'hôpital Saint-André à l'époque d'Arnozan était bien différent de l'actuel, où les salles communes ont disparu. Dans la cour centrale, bordée d'arcades, au lieu d'un jardin d'agrément, il y avait un jardin botanique pour apprendre les plantes médicinales les plus usuelles, groupées par familles. On y voyait fleurir en leur saison la digitale, la belladone et le datura.

En 1922, après son ultime leçon, lui fut remise la médaille gravée par Paul Landowski qui met en évidence, comme sur ses photographies, sa forte tête, son front bombé, sa grande moustache débonnaire, ses yeux rieurs et doux, comme noyés dans ses paupières plissées. Maurice de Fleury dit qu'il avait la voix douce, un peu sourde et consolatrice ; il était pour lui le prototype du meilleur médecin français. Naturellement bon et charitable, Xavier Arnozan, quand il sortait de son domicile sur le cours auquel son nom a été donné, était attendu par une armée de clochards habitués des quais environnants, auxquels il distribuait aumône et réconfort. Sa devise était : "le bien ne fait pas de bruit". Les portraits de ce médecin compatissant aux divers maux qui accablent l'humanité nous le révèlent tel que nous le décrit dans ses "Souvenirs bordelais" la talentueuse écrivaine Jean Balde (2). "Sa simplicité formait avec le luxueux voisinage un bien grand contraste. Jamais homme ne fut plus modeste. Il n'affectait ni la richesse, ni la pauvreté- ce qui est

XAVIER ARNOZAN (1852-1928), MÉDECIN HOSPITALIER, ÉDILE ET PERSONNAGE DE ROMAN



Arnozan jeune.



Arnozan au balcon avec sa femme et son fils.



Arnozan et son staff.

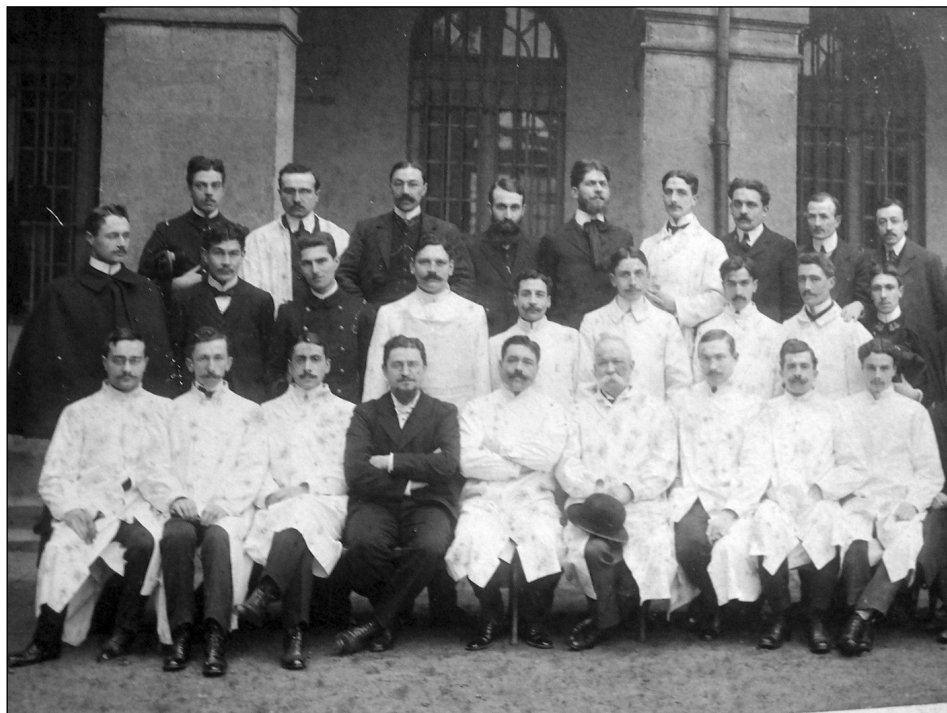
souvent dans certaines hautes situations une forme sournoise de la vanité. Il était lui-même. Aucune mode médicale ou autre ne trouva jamais la moindre prise sur son caractère pondéré et son esprit juste. Rien de ce qui brille ne l'éblouissait. Confident de la misère humaine, conseiller secret des familles, ne voyait-on pas en lui le type de ces médecins d'autrefois qui exerçaient leur profession comme un sacerdoce. La confiance qu'il inspirait était absolue. On ne le consultait pas seulement pour le foie, le cœur, les reins, mais pour des questions d'avenir. On lui posait des cas de conscience. Ce n'était pas seulement un savant insigne : c'était un sage. Intimement pénétré de la douleur humaine, il savait la science impuissante en beaucoup de cas. Il avait de la peine à s'y résigner. L'endurcissement professionnel ne lui vint jamais. Dans l'enfant malade, il revoyait son fils Alfred, qu'il avait perdu. Les larmes des parents étaient aussi les siennes... Je le revois, portant haut la tête. Une lumière de gravité douce éclairait son front. Avec ses pommettes fortes, sa moustache blanche, son visage respirait la probité du vieux praticien. La finesse de l'intelligence brillait dans ses yeux un peu bridés et dans son sourire. Il y a près de dix ans que la mort l'a brusquement frappé. Et ce sourire - le plus beau, je crois, que j'aie jamais vu - illumine toujours pour moi sa physionomie. C'était un rayonnement de tous ses traits. La pureté de son âme et de sa vie lui garda jusqu'au dernier jour un air de jeunesse. Et aussi la maîtrise parfaite de soi ! Quand il riait au milieu de nous, il avait notre âge. Et son humour, son observation aiguisée nous réjouissaient..."

Soucieux du bien public, il accepta d'être élu sur la liste municipale et à l'exemple du légiste Paul Louis Lande, lequel fut adjoint, puis maire de Bordeaux de 1900 à 1904, Arnozan fut adjoint de 1905 à 1925 chargé de l'hygiène et de l'administration des hôpitaux. Élu correspondant de l'Académie de médecine en 1913, puis titulaire en 1925, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur en 1927. Son nom a été donné à l'hôpital du Haut-Lévêque à Pessac, qui, après avoir abrité le sanatorium de Feuillas, a continué à être le lieu privilégié de la lutte contre la tuberculose et les maladies respiratoires. Les services hospitaliers étaient en relation étroite avec les multiples associations de lutte contre la tuberculose et le cancer, ainsi qu'avec le laboratoire d'hygiène localisé à la faculté de médecine.

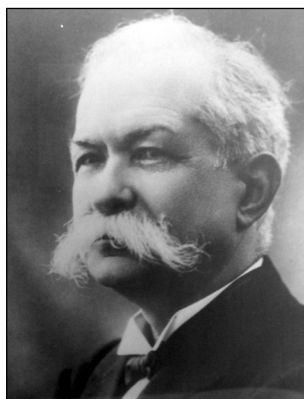
La meilleure preuve de pérennité de Xavier Arnozan est d'être devenu figure littéraire (3). Dans l'œuvre romanesque de François Mauriac, son nom est en effet cité dans *Le Nœud de vipères* et *Le Mystère Frontenac* - le second destiné à compenser les turpitudes du premier - quand il fallait recourir à un grand "consultant", médecin interniste de l'époque se déplaçant dans la région pour consulter des malades, le plus souvent en fin de vie, à leur domicile, car à l'époque on naissait et mourait chez soi. Dans *Le Désert de l'amour*, malgré le nom d'emprunt, les qualités du docteur Courrèges font évoquer Xavier Arnozan, qui exerçait la médecine comme un sacerdoce. Avant que la technicité contemporaine ne l'emportât sur la relation humaniste, le médecin n'était-il pas à l'écoute non seulement du corps, mais tout autant des consciences, comme le prêtre et par là-même devenait-il partenaire du romancier, comme saura le conjuguer plus tard Louis Ferdinand Céline. Par ailleurs, rien n'empêche le romancier de puiser à plusieurs sources pour construire ses personnages. Ainsi, le même docteur Courrèges investi dans des recherches sur le pancréas et l'insuline fait immédiatement référence à Pierre Mauriac, le frère de François, connu pour s'être illustré dans ce type de travaux

Tout roman n'est-il pas une fiction nourrie de la réalité ?

XAVIER ARNOZAN (1852-1928), MÉDECIN HOSPITALIER, ÉDILE ET PERSONNAGE DE ROMAN



Le professeur de clinique Arnozan au milieu de ses assistants.



*Dernier portrait.
(Tous les clichés sont du CHV de Bordeaux).*

NOTES

- (1) Cf. Jacques BATTIN, *Pierre et François Mauriac, une amitié fraternelle privilégiée*, Hist. Sc. Méd. L, n°2, 2016, 175-185.
- (2) Jean Balde (1885-1938), née Jeanne Alleman, appartenait à la “génération perdue” de Jean de la Ville de Mirmont à François Mauriac. Elle consacre un chapitre au docteur Arnozan dans *La maison au bord du fleuve*, 1937, rééd. Le Festin, 2014, 97-113.
- (3) Il existe un dossier Arnozan à Londres, au Wellcome, qui mériterait d’être exploité (NDLR).

RÉSUMÉ

Interne des hôpitaux de Bordeaux, puis de Paris, il s’y initie à la dermato-syphiligraphie qu’il enseignera à son retour, muni de l’agrégation. Après la chaire de thérapeutique, il donne sa mesure dans celle de médecine interne, où lui succédera Pierre Mauriac. Alliant l’humanisme à l’art médical, il défendit la santé publique et les hôpitaux comme adjoint au maire. Membre de l’académie de médecine, il a donné son nom au Pavé des Chartrons, haut lieu du négoce du vin et à un hôpital. François Mauriac le cite dans ses romans comme le consultant renommé et compatissant, auquel on s’adresse en dernier recours. Le médecin du Désert de l’amour est composé d’Arnozan et de Pierre Mauriac.

SUMMARY

A resident in some hospitals of Bordeaux then of Paris, Arnozan became initiated into dermato-syphilography he would later teach as a professor. He showed the extent of his talent as the chairman of the department of therapeutics. Combining humanism and medical art he protected hospitals and public health as a deputy major of Bordeaux. He became a member of the Académie nationale de médecine in Paris, and his name was given to the Mecca of wine trade - previously Pavé des Chartrons - and to a hospital. In Mauriac’s novels, he was praised as a consulting physician, sympathetic but of the last resort. In Le Désert de l’Amour Arnozan and Pierre Mauriac made up the character of the physician.